

le bruit monotone des clochettes des troupeaux qui paissent le peu d'herbe que produit un sol rocailleux. Une maison de secours, à laquelle on a donné le nom de *Cantine* et où les pèlerins trop fatigués trouvent encore des rafraîchissements et des montures, est, à cinq kilomètres du bourg *Saint-Pierre*, la dernière station de la vie. L'isolement de cette maison, ses rares et étroites ouvertures, la pâle blancheur de ses murailles, qui se détache sur le fond noir des rochers, lui prêtent un air de mélancolie qui passe sur le front de ceux qui arrivent. Ici le voyageur, sans qu'il s'en doute, devient sombre et réfléchi ; il promène un triste regard sur ces campagnes que la végétation abandonne peu à peu, où il n'y a plus un seul arbre et où les avalanches et les torrents ont amoncelé les ruines de la montagne. Un brouillard humide l'enveloppe souvent, même au milieu de la canicule, et lui dérobe la vue des objets les plus rapprochés ; il marche sur la neige, et quand enfin il touche sans les voir aux murs de l'hospice, terme de ses désirs, il succombe au froid ; à la faim et à la fatigue. C'est dans cet état que j'y arrivai, avec les derniers rayons du jour, qu'une brume épaisse achevait d'éteindre. Quand je me pris à penser que j'aurais pu, même au mois de juillet, m'y présenter dans de bien plus mauvaises conditions, par exemple au milieu d'une tourmente qui m'aurait assailli de grêle ou de neige, que de nombreux voyageurs y arrivent dans la saison la plus rude de l'année, à travers les rigueurs d'un hiver digne des régions polaires, j'appréciai doublement la confortable et cordiale hospitalité que l'on reçoit au Saint-Bernard.

A peine entré dans l'hospice, vous êtes accueilli par des religieux qui semblaient vous y attendre, vous serrent la main comme à des amis, bien qu'ils ne vous aient jamais vu, et vous placent devant un bon feu, dont on a toujours